

Révolution.

Mot bien difficile à définir étant parmi les plus gaspillés.

Pour beaucoup, une révolution évoque des lueurs d'incendie, des barricades, la Terreur ou la Commune. Elle est changement de régime et guerre civile. „C'est une émeute?“ interrogeait Charles X en 1836. „Non, Sire, c'est une révolution“. Image vague et commode qui dispense d'approfondir.

Pour certains, elle naît d'une révolte contre l'injustice. Pour d'autres, elle est revanche. Les privilèges changent de main.

La „Révolution Nationale“, amorcée en présence de l'ennemi et, de ce fait, vouée à l'avortement, n'a certes pas apporté la lumière. En sorte, que le mot révolution reste l'un de ceux qui prête le plus à l'équivoque.

Or, une révolution procède avant tout d'un besoin. Elle est beaucoup moins vouée qu'elle ne s'impose. Lorsqu'on dit qu'elle est l'oeuvre d'une minorité, on veut simplement exprimer par là que seule une élite est assez clairvoyante pour discerner les signes de sa venue à maturité.

Une révolution ne se conçoit qu'en profondeur et s'échelonne presque nécessairement dans le temps. Elle est constituée par un ensemble de réformes solidaires et planifiées qui, de proche en proche, modifient ce qui existe au point d'aboutir à une véritable transformation de la vie. On voit par là que, loin de détruire à l'aveuglette, ce qui est le propre de l'émeute, elle s'appuie sur le réel, tient compte des faits, opère avec discernement et rompt souvent moins qu'elle n'enchaîne.

Une révolution atteint l'homme. Il en est l'instrument et l'objet. Instrument parce qu'elle se fait par lui. Objet parce qu'elle se fait pour lui. Instrument et objet à la fois parce qu'elle se fait en lui, car sans cette révolution personnelle tout l'effort extérieur est stérile.

Aujourd'hui, des faits nouveaux interviennent, les uns véritablement nouveaux, les autres simplement éclairés par l'actualité: le développement vertigineux de la science appliquée qui asservit l'homme au lieu de le servir; la faillite d'un régime capitaliste qui s'est révélé impropre à répartir équitablement les richesses; la conscience que les travailleurs doivent occuper une place éminente dans la gestion de la cité; les tares d'une civilisation dont le monde était fier; la nécessité d'organiser la paix sur des bases moins fragiles; — autant d'appels à une reconstruction avec les sacrifices et les assainissements qu'elle comporte.

Les structures actuelles correspondent à un stade dépassé. La révolution attendue doit se faire par retouches hardies mais successives de façon que la maison soit constamment habitable. C'est la solution sage, la solution efficace. Ici du solide à conserver. Là un contrefort. Plus loin une cartouche de dynamite. Partout des hommes qui travaillent sur le chantier.

Humanisme —

L'humanisme est, selon le dictionnaire, tantôt un mouvement qui a remis en honneur, sous la Renaissance, la culture ancienne et créé les „humanités“, tantôt la „Religion de l'humanité“ d'Auguste Comte, tantôt une doctrine philosophique qui subordonne toute connaissance à la nature et aux besoins de l'homme.

Il est évident qu'aucun de ces sens ne répond à celui qu'on entend quand on parle d'humanisme militaire. Il s'agit ici simplement de rendre à l'homme la première place dans le domaine des choses militaires.

Pourquoi ce mot ancien paraît-il si actuel? C'est que dans le monde dévoyé où nous vivons, cette primauté de l'homme est en péril. Esclave de la machine qu'il a créée, il l'était déjà hier dans son travail pacifique. Il l'est plus encore, semble-t-il, dans cette guerre où la bombe atomique éclate comme un point de

départ. Il faut donc remettre les choses au point de peur que l'homme n'en vienne à désespérer de lui-même.

Sur le plan plus positif de l'armée, à l'heure où les armements se démodent à un rythme encore insoupçonné, l'homme apparaît de plus en plus comme la constante de toute organisation militaire. Ses chances de victoire, donc ses chances de paix maintenue, dépendront très probablement dans l'avenir de la rapidité avec laquelle il s'assimilera l'armement le plus „up to date“ à la veille du besoin.

Enfin dans la période de sous-estimation qui s'ouvre pour l'armée comme au lendemain de toute guerre, son rôle social a tendance à l'emporter sur sa tâche combattante. C'est dans la mesure où son absence se traduirait par une lacune dans la formation du citoyen qu'elle maintiendra sa place dans la nation et remplira le plus efficacement sa mission à longue portée.

En résumé, l'homme transcende l'engin qui le tue, départage à moyens égaux la victoire, enfin se discipline et s'accomplit sous les armes, — tels sont, de l'abstrait au concret, les facteurs fondamentaux de l'humanisme militaire.

Chef.

Chef, c'est à dire tête. La tête comprend, commande, conduit.

Comprendre, c'est à dire d'abord connaître les hommes dont on a la charge (individuellement et collectivement), donc les aimer, donc les élever; ensuite connaître son métier (dans son ensemble et son détail), donc l'aimer, donc le perfectionner; enfin voir le but à atteindre tel qu'il est, incarné dans le réel.

Commander, c'est à dire d'abord prendre une décision et mettre tout en oeuvre pour la réaliser; ensuite faire sourdre l'impulsion et naître chez tous la volonté d'aboutir; enfin se sentir responsable et être avide de cette responsabilité.

Conduire, c'est à dire d'abord être exemple („Sois ce que je suis“) et point de direction („Suis-moi“); ensuite „prévoir afin de pourvoir“.

Un homme accompli peut ne vivre qu'intérieurement. Un éducateur peut être impropre à l'action. Un exécutant peut n'être qu'un exécutant. Leur synthèse seule fait le chef.

Le chef ainsi défini ne se conçoit pas sans vocation à la base, sans désintéressement, modestie, application pour cultiver le don fragile reçu de la nature. Il n'est de chef que tendu vers le mieux.

Responsabilité —

La responsabilité est la prise en charge, au compte d'un seul, d'une mission: décision, exécution, conséquences. Elle est corollaire de l'autorité. Sans elle, celle-ci est vouée à n'être qu'une façade, donc une escroquerie.

L'irresponsabilité est une constatation ou un aveu d'impuissance.

Refuser une responsabilité, dégager sa responsabilité, „prendre ses responsabilités“ avec emphase en les vidant précautionneusement de leur substance explosive, — autant de lâchetés courantes, (sauf réaction légitime contre insuffisance de liberté ou de moyens).

Le sens des responsabilités confère à l'homme une plénitude et un équilibre qu'il chercherait vainement ailleurs. Il le porte à méditer son action, à peser des chances d'aboutissement, à retrécir la marge du hasard, enfin, — ce qui est le propre du caractère, — à revendiquer seul les résultats obtenus quels qu'ils soient.

Le goût des responsabilités l'incite à affronter le risque non pour le risque lui-même, — il survole cette fantaisie téméraire, — mais parce qu'au delà il voit et veut le but.

„Maitre à bord après Dieu“, cette règle des marins est la loi même d'une vie d'homme. A cette autorité entière correspondent des comptes à rendre. Mais la tâche menée à bien, quelles satisfactions sans réserve, ni partage!

Un chef doit avoir les épaules larges.

Désintéressement.

Le désintéressement est le don de soi sans contre-partie, le respect de ce qui ne rapporte pas, la gratuité dans l'effort et l'action, la primauté de la vocation sur la situation. C'est une aptitude qu'il faut cultiver dès le premier âge pour en faire une règle de vie. „Les jeunes gens, dit Aristote, ... ont l'âme élevée parce qu'ils n'ont pas été rabaissés par la pratique de la vie et qu'ils n'ont pas subi l'épreuve du besoin. De plus, rien n'élève l'âme comme de se croire digne de grandes choses. Ils se déterminent plutôt par le beau côté d'une action que par son utilité. Ils se conduisent plutôt d'après leur caractère moral que d'après le calcul.“

Sans le désintéressement des hommes, tout ce qu'on tente dans notre pays est vain. La France continuera de tourner dans un cercle vicieux; au bas de l'échelle sociale, ceux qui, faute du minimum vital, n'ont pas la possibilité d'être désintéressés; au sommet, ceux qui, en ayant les moyens, n'en ont pas le désir ou la force. Ce n'est pas une réforme des institutions qui changera cet état de fait, à moins qu'elle ne soit précédée ou accompagnée d'une réforme des hommes; D'où l'importance de l'éducation. D'où la mission de l'armée, école, parmi d'autres, de la nation, mais privilégiée, donc de qui l'on doit beaucoup attendre, parce qu'accueillant la totalité des jeunes hommes dans l'égalité et fondée sur l'abnégation.

Cette leçon de désintéressement, si elle ne la donnait pas, qui donc la donnerait?

Courage.

Le courage est un et cependant multiforme. Il est une victoire tantôt de l'esprit sur la chair, tantôt de l'esprit sur lui-même. Il n'est digne de son nom que total.

Victoire sur la chair.

Dans les grandes circonstances, maîtrise de l'instinct de conservation, force d'âme qui brave le danger: c'est le courage du soldat, du pionnier, du lutteur.

Dans le quotidien, résistance à la tentation du moindre effort, acharnement à la tâche ingrate, amour du fini: c'est le courage du travailleur.

Victoire sur l'esprit.

Dans les grandes circonstances, affirmation de sa foi, témoignage à l'appui de ce qu'on tient pour la vérité, à la limite, option pour une mort haute de préférence à une vie veule: c'est le courage de l'homme public.

Dans le quotidien lutte permanente, tenace, méritoire pour vivre droitement, échec au respect humain, rejet des compromis, des transactions, du conformisme: c'est le courage de l'homme privé.

Ici comme là, l'attitude quotidienne préface celle des jours d'exception. Le courage, c'est l'habitude d'obéir, quoi qu'il en coûte à sa conscience.

Discipline.

La première phrase du règlement: „La discipline faisant la force principale des armées ...“ reste vraie. Il faut cependant, précise le Général de LARMINAT, la faire précéder d'un texte qui l'éclaire; „L'armée a pour but d'assurer l'intégrité du territoire et de combattre l'ennemi.“

Voilà désormais la discipline à sa place. Elle est moyen, non fin. Elle est indispensable mais non pas souveraine. Elle n'excuse pas la lâcheté. Or, c'en est une de se couvrir d'elle pour faillir.

Ainsi comprise, la discipline devient aussi noble que nécessaire. Elle est le sacrifice librement mais pleinement souscrit à une cause. Elle n'a pour limite que la conscience. Sans discipline, pas d'ordre, donc pas d'efficacité.

En même temps, elle s'anime. Il ne s'agit plus d'obéissance à la lettre mais à l'esprit, (qui souvent inclut la lettre), c'est à dire une obligation profonde et non superficielle. Elle est activité, tension consciente vers le but perçu, ce but ne fût-il qu'à travers l'étroit créneau confié à la vigilance d'un seul. La discipline et l'engagement ne peuvent être dissociés.

La discipline, qu'aux yeux de trop de Français il s'agit de réhabiliter n'en a nul besoin. Ce sont les hommes qui se sont servi d'elle contre nature. Elle n'en est pas responsable. Elle n'en saurait être affaiblie.

Honneur — (singulier et pluriel) —

„C'est la conscience, dit Vigny, mais la conscience exaltée. C'est le respect de soi-même et de la beauté de la vie portée jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente... Tantôt il incite l'homme à ne pas survivre à un affront, tantôt à le soutenir avec un éclat et une grandeur qui le réparent et en effacent la souillure; d'autres fois, il sait cacher ensemble l'injure et l'expiation. En d'autres temps, il invente de grandes entreprises, des luttes magnifiques et persévérantes, des sacrifices inouïs lentement accomplis et plus beaux par leur patience et leurs obscurités que les élans d'un enthousiasme subit ou d'une violente indignation. Il produit des actes de bienfaisance que l'évangélique charité ne surpassa jamais; il a des tolérances merveilleuses, de délicates bontés, des indulgences divines et de sublimes pardons. Toujours et partout, il maintient dans toute sa beauté la dignité personnelle de l'homme.

„L'honneur c'est la pudeur virile.“

Et l'auteur de „Servitude et grandeur militaire“ ajoute: „Pesez ce que vaut, parmi nous, cette expression populaire, universelle, décisive et simple cependant: donner sa parole d'honneur“. „(Ce que valait, du moins, et ce doute d'aujourd'hui est poignant.)

L'honneur, dit encore Vigny, est la foi qui régit „en souveraine dans les armées.“ Il s'ensuit, — et c'est le sentiment général, — que cesse d'être soldat qui l'a perdu.

Cette incompatibilité trouve son application dans le procès des criminels de guerre. Ce ne sont plus des soldats qu'on y juge mais des hommes qui, ayant menti, tué, torturé, inversé la souffrance, se sont déshonorés. L'universelle „armée“ les rejette. Ils ont, par définition, cessé de lui appartenir.

Et cependant ils étaient „au faite des honneurs“ et des peuples en armes leur „rendaient les honneurs“. Mais la parité n'était qu'illusion. Les honneurs ne sont que le contour apparent de l'honneur. Ils peuvent lui survivre. C'est le drame auquel nous venons d'assister sur la scène mondiale et qui se joue chaque jour en secret au profond des âmes.

Enthousiasme.

„L'enthousiasme, dit Jacques d'Arnoux, divine exaltation qui emporte les héros vers la Beauté, vers la grandeur, ivresse sacrée qui soulève en eux les tempêtes de l'amour, ouragan de joie qui les entraîne à travers la douleur et la mort comme des martyrs que l'extase insensibilise.

Ainsi conçu, l'enthousiasme est l'une des „sept colonnes de l'héroïsme“. Moteur de l'action, il la vivifie. Il ne s'oppose pas à la réflexion mais lui succède,

entraînant la froide et sévère conviction à l'assaut des difficultés. Il est, plus que l'âge, le signe de la jeunesse: jeunesse des hommes, jeunesse des masses.

La faculté de s'enthousiasmer ou, mieux, la vertu d'enthousiasme subit en France une éclipse: adolescents blasés, foules apathiques. Celui qui éclate ça et là est factice, terne, aussitôt évaporé. Le don de soi inutilement répété engendre le refus de soi. Il faut conjurer cette crise. Un pays où l'enthousiasme ne jaillit plus est promis au déclin.

Jeunesse.

La jeunesse dit Valéry est „ce qui sera“.

Elle est irrévérencieuse et inexpérimentée. Son irrévérence lui donne la force de se dégager du précédent et de jeter par dessus bord ce qui est périmé. Elle lui confère une grande liberté d'action et le désir de faire neuf et mieux. Son inexpérience l'oriente dans le même sens. Elle le dégage des chaînes du conformisme et lui permet de laisser s'épanouir son imagination. La jeunesse a foi dans son destin et, sourde aux conseils de prudence feutrée, risque.

Cette exaltation des défauts même de la jeunesse, par réaction contre les chemins pieusement battus, pourra décourager les hommes d'âge mûr. Ils auront tort. La jeunesse ne se mesure point au nombre des années: elle est une aptitude.

Humour —

Dans son acception courante, l'humour est une combinaison d'ironie et d'impassibilité. Il note, sans pour autant les affadir, les cocasseries de certaines situations. Les plus tragiques lui donnent une saveur particulière. Il ramène l'esprit, de ce fait, du superlatif à la sobriété, de l'illusion au réel, de l'orgueil à la mesure, de l'ébullition au calme. S'opposant à l'ironie destructive et amère, il prescrit à l'organisme cette dose homéopathique de scepticisme sans laquelle l'homme risque de glisser vers la suffisance, l'infailibilité et l'absolutisme.

C'est pourquoi il n'est pas indifférent que ces définitions se terminent par celle de l'humour. Elle élague celles qui l'ont précédée de leur dogmatisme. Elle les allège. Sans elle, on eût craint de se prendre trop au sérieux.

Xavier de VIRIEU.